

## Vœux 2020

Pour vous dire ce que j'ai dans mon cœur d'évêque, je voudrais partir de l'événement que nous avons vécu à Lourdes lors de l'Assemblée plénière de novembre. La Conférence des Evêques de France avait invité deux laïcs par diocèse à participer à deux journées de travail sur le thème de l'écologie intégrale. C'était une première, et c'était très beau de voir une centaine d'Evêques au coude à coude dans l'hémicycle avec deux cents laïcs. Faire travailler 300 personnes ensemble, ce n'est pas un exercice facile et gagné d'avance ! Et pourtant, notre mise en condition s'est faite grâce à six témoignages, six parcours de conversion à l'écologie intégrale. Six témoins tous très engagés, mais très différents dans leurs parcours, leurs personnalités, leurs engagements professionnels ou associatifs. Ils ont pris le temps, l'un après l'autre, de nous livrer leur expérience et leurs convictions en partant de leur histoire personnelle et des milieux variés dans lesquels ils exercent. Les récits étaient très riches et très singuliers. Mais que de convergences en même temps ! On peut les résumer en trois points :

1. La menace du changement climatique est réelle, grave, aux conséquences multiples. Elle touche d'abord les plus faibles, les plus pauvres qui en sont les premières victimes : pour eux, échapper à cette menace, c'est une question de survie.
2. Le changement climatique, c'est une crise à la fois environnementale, économique, sociale et spirituelle. « Tout est lié », nous dit le Pape François dans *Laudato si* qui parle d'écologie *intégrale*. En ce sens, on ne peut pas séparer la sauvegarde de l'environnement de la protection de l'être humain lui-même dans toutes les dimensions de son être et à toutes les étapes de son existence.
3. Face à ce constat, tout atermoiement est contre-productif et s'avère même suicidaire : il est urgent de se convertir ! Le pape François l'a encore rappelé jeudi dernier lors de ses vœux aux représentants de la diplomatie internationale. Avec ce paradoxe qu'il faut aller vite, que ça

urge, et qu'en même temps toute conversion est laborieuse. Comme le disait l'un de nos six intervenants à Lourdes : « *Il n'est pas trop tard pour que cela ne soit pas encore pire !* »

Vous allez me dire que tout cela n'est pas très encourageant. Mais une autre convergence nous a frappés : à Lourdes, les six témoins ont exprimé une grande espérance ! C'est vrai qu'il y a une manière de parler d'écologie aujourd'hui qui peut être littéralement désespérante. La *collapsologie*, c'est le terme par lequel on désigne ces discours très en vogue depuis quelques années et qui consistent à dire : le monde va si mal qu'immanquablement il va s'effondrer ! C'est le crash annoncé des civilisations. En médecine, un *collapsus*, c'est le ralentissement brutal des fonctions vitales de l'organisme qui peut conduire un être humain à la mort. Disons-le clairement : alors même que l'écologie concerne le monde des vivants, il y a aujourd'hui une écologie traversée par une culture de mort. Certes, quand on voit les conséquences de nos modes de vies sur le climat, l'environnement, la nature, il y a vraiment de quoi s'inquiéter pour l'avenir de notre planète. Regardons ce qui se passe actuellement en Australie : avec les incendies dévastateurs qui sévissent depuis l'automne dernier, on estime à un milliard le nombre d'animaux qui ont déjà péri, rien que pour le sud-est du pays. Catastrophe sans précédent. Et ce n'est pas fini !

Mais un chrétien ne raisonne pas comme les autres parce que sa pensée, son discours est ancré dans l'évangile. Pour lui, la fin d'un monde n'est pas la fin du monde. Ce qui caractérise la pensée chrétienne, en effet, c'est l'ouverture à une Altérité qui transcende l'histoire humaine. La création, loin d'être comprise comme une entité autonome et fermée sur elle-même, est contemplée comme une Alliance. C'est pourquoi, quand on est chrétien, on parle moins de sauvegarde que de *salut* de la création (voir LS 76-78). La sauvegarde, c'est très précisément le but de l'écologie communément admise, l'écologie politiquement correcte qui entend lutter plus que jamais, à la mesure du désastre qui se profile, pour une gestion plus intelligente et responsable de la planète. Le salut, c'est une autre écologie propre aux chrétiens, spirituelle celle-ci,

qui a pour objet le « passage » définitif de tout l'univers en Christ, afin d'y faire retour au Père dans la plénitude de l'Amour. Comme le dit l'apôtre Pierre : « *Nous attendons des cieux nouveaux et une terre nouvelle où résidera la justice* » (2 P 3,13). Voilà pourquoi on ne peut croire au Christ sans désir d'être gardien de la création. Et là, toutes les forces spirituelles doivent être engagées, sinon on va à l'échec et on tombe dans le catastrophisme. Immanquablement ! Or un chrétien est tout sauf un collapsologue, un théoricien de l'écroulement. C'est quelqu'un qui réintroduit la question du sens. Un chrétien, c'est quelqu'un qui invite à redécouvrir la valeur du renoncement, du sacrifice même en vue d'un bien meilleur, le bien commun, le bien de tous ; c'est quelqu'un qui cultive une certaine chasteté à l'égard des choses en étant prêt à perdre un peu de son nécessaire pour le partager avec ceux qui n'ont même pas le minimum. Il y a donc une manière de transformer une menace en promesse, et c'est cela, la véritable espérance. Pas une espérance béate, mais une espérance qui naît de la foi au Christ. Parler en ce sens de « *contrainte écologique* », comme on l'entend parfois, est encore trop plombant. La contrainte peut devenir quelque chose de désirable. C'est un défi difficile, mais plein de joie.

À Lourdes, un intervenant m'a particulièrement marqué en ce sens, il se nomme Gauthier Chapelle<sup>1</sup>. Agronome de formation, docteur en biologie spécialisé dans le biomimétisme, il a observé le monde du vivant, le monde animal, le monde végétal. Il a exploré les découvertes les plus riches, les plus inattendues dans le domaine de l'éthologie, de l'anthropologie, de la biologie, des neurosciences... Ce qu'il nous apprend est littéralement sidérant ! On peut résumer ainsi le fruit de sa recherche : alors que la loi de la jungle, la loi du plus fort, de la compétition s'impose depuis plus d'un siècle dans notre culture occidentale, culture individualiste et utilitariste, ou le plus fort écrase le plus faible, dans le monde du vivant, dans l'éventail du vivant – des bactéries aux sociétés humaines en passant par les plantes et les animaux –, ce qui prévaut au contraire, c'est le principe de l'entraide. Depuis la

---

<sup>1</sup> Voir son livre coécrit avec Pablo SERVIGNE, *L'entraide, une autre loi de la jungle*, Éditions Les Liens qui Libèrent (LLL), avril 2019.

nuit des temps, ce qui régit le monde du vivant, c'est la loi de la solidarité, du mutualisme, ce sont les relations d'interdépendance et d'entraide. On a observé le développement des sapins et des pins dans les Rocheuses, en Amérique du Nord. Lorsque les conditions de vie sont bonnes, ces arbres entrent en compétition : les sapins étouffent le développement des pins qui n'arrivent pas à survivre ; mais lorsque les conditions se durcissent (froid, vent, pauvreté des sols, etc.), que se passe-t-il ? Au lieu de rivaliser, ces espèces végétales s'entraident. Les arbres les plus gros viennent au secours des plus petits. En réalité, la nature ne pratique la compétition que dans 10 % des rapports entre organismes. Les 90 % restants sont fondés sur le mutualisme et la coopération. Cette symbiodiversité coexiste avec l'apparition même du monde du vivant, il y a 3,8 milliards d'années.

Je pose maintenant la question : peut-on imaginer une application de tout cela à l'expérience du synode que nous vivons ? Peut-on se laisser instruire par ce qui se passe dans la nature ? Oui, bien sûr. Très clairement, une transposition peut être opérée entre l'écologie environnementale et l'écologie sociale, entre l'avenir de notre planète et celui de nos communautés humaines en valorisant le lien qui unit l'une à l'autre. Cette intersolidarité qui régit le monde du vivant depuis les origines s'offre au fond comme la source inspiratrice la plus riche et la plus féconde, la plus positive et la plus heureuse aussi, pour convertir nos propres relations au sein même de nos communautés familiales, professionnelles, ecclésiales. Une source inspiratrice positive et heureuse, j'y insiste. Il y a en effet une manière de penser l'avenir de l'Église, l'avenir de nos communautés chrétiennes qui peut se révéler aussi catastrophiste que beaucoup de discours sur l'écologie aujourd'hui. C'est vrai qu'à l'image de ce monde, de cette société, notre Église a changé. Comme je l'ai dit dans ma dernière lettre pastorale, l'Église de 2020 n'a plus grand-chose à voir avec ce qu'était l'Église des années 1950-60. En quelques décennies seulement, les modèles qui ont façonné les contours de la chrétienté ont volé en éclats. Et nous savons que ce phénomène a particulièrement affecté le monde rural qui, jadis, s'était tissé en affinité avec la foi catholique. Comment rester chrétien dans un monde où les

repères, les valeurs du christianisme se sont peu à peu effacés de la culture contemporaine ? Comment vivre de l'eucharistie alors que le nombre des ministres ordonnés s'effondre et que leur remplacement se fait au goutte-à-goutte ? On peut réagir de bien des manières différentes à cette situation de fait. On peut se déclarer chrétien et cultiver le même attentisme, la même indifférence, la même résignation que ceux qui voient la planète se déliter et ne font rien pour réagir. On peut vouloir tirer égoïstement la couverture à soi sans prise en compte de la situation réelle et dire : « *Continuez à nous dire la messe que nous voulons, quand nous voulons, où nous voulons : le reste, on s'en fiche !* » On entend parfois ces discours d'enfants gâtés, de consommateurs de religion, de catholiques de surface. Mais on peut réagir aussi autrement. Comment ? En étant, non pas des consommateurs de religion, mais des serviteurs du Bien commun ! En étant, non pas des collapsologues, des prophètes de malheur, mais des chrétiens responsables et des témoins de l'espérance. Des chrétiens responsables, ce sont des hommes et des femmes courageux qui ne se résignent pas à voir ce monde s'effondrer mais qui décident d'être, avec d'autres, les bâtisseurs d'un monde nouveau. Là même où ils vivent et travaillent, ils fédèrent leurs talents, leur disponibilité, leurs capacités créatives en vue d'un unique projet : permettre aux automatismes coopératifs et altruistes – que nous sommes nombreux à avoir – de s'exprimer pleinement. Surtout, c'est dans les énergies d'amour de leur baptême qu'ils puisent l'inspiration et la force d'agir. C'est vrai que l'amour que nous avons reçu le jour de notre baptême, cet amour que nous accueillons chaque jour dans la prière, cet amour que nous recevons du Christ à chaque eucharistie, cet amour se perd dans le néant s'il ne devient concret, s'il n'entre pas dans les articulations de la vie civile, familiale, sociale, professionnelle et s'il ne transforme pas l'histoire, la culture et le monde.

C'est dans cet objectif que j'ai souhaité nous lancer dans l'aventure d'un synode. Je ne l'ai pas fait pour calmer ma démangeaison de réformes ; ni par conformisme ou simple désir d'imiter ce que d'autres ont fait avant moi. Tout cela ne m'intéresse pas ! Ce synode, je l'ai voulu pour que, chrétiens d'un même diocèse, nous soyons, au cœur de nos

familles, de nos milieux professionnels, de nos communautés paroissiales, les promoteurs de relations vivantes et chaleureuses, empreintes de communion et d'amour. Dans un contexte de tension sociale intense, comme celui que nous vivons actuellement, contexte générateur de défiance et même de violence, la synodalité s'offre comme le garant et le protecteur le plus efficace des écosystèmes humains que menacent en permanence l'individualisme, l'esprit de rivalité et de compétition. Deux années, ce n'est pas trop pour nous mettre en route, pour nous encourager à vivre en Église diocésaine la richesse de cette entraide, de cette symbiodiversité constitutive du vivant. Vivre dans une Église de la fraternité et de la communion, c'est en premier lieu promouvoir une pastorale de la présence. C'est l'objectif premier de notre synode : « *Convertir nos rencontres en visitations d'amour* ». Une pastorale de la présence, c'est encore mieux qu'une pastorale de la visitation : c'est une pastorale de la rencontre, de la communion qui fait plus attention aux liens qu'au nombre. Si l'Église est « sacrement universel du salut », comme le dit Vatican II (LG 48), elle l'est en étant, au cœur du monde, sacrement de la communion. La communion est créatrice de joie, elle ouvre des chemins de joie ; l'individualisme et le repli sur soi, au contraire, sont source de division et de tristesse. C'est le sens de cette parole phare d'Isaïe qui éclaire notre chemin synodal : « *Tu as du prix à mes yeux* » (43,4). Choisir cette parole comme principe de vie et d'action, c'est donner le champ libre à la spirale vertueuse de la réciprocité qui construit la communion et apporte la joie. Si nous existons en ouverture aux autres, nous renforçons la promesse d'un avenir, car l'interdépendance crée la vie ; si, au contraire, nous existons les uns à côté des autres, nous sommes voués à l'épuisement et à la mort. *Moins de biens, plus de liens* : c'est dans cette formule que pourrait se résumer au fond notre effort de conversion vers une « sobriété heureuse ». Ainsi que l'exprime à merveille un membre d'une équipe synodale : « *Faire le choix de l'essentiel, de vivre simplement, priorisant les relations fraternelles : ce qui compte pour nous, ce sont les gens, et pas les choses* ». C'est cela, la dimension sociale de l'écologie. Au lieu de la compétition qui pousse à tricher, qui détourne du Bien commun, il nous faut guetter toutes les opportunités

possibles pour reconnecter les liens. En se rappelant deux choses : d'abord que le moindre des petits gestes compte, c'est le miracle quotidien de l'amour par la capillarité des comportements ; ensuite, que c'est dans la difficulté, dans l'épreuve, que les hommes donnent ce qu'ils ont de meilleur, qu'ils font preuve d'entraide, de solidarité, d'imagination, de fraternité.

Mes amis, toutes celles et tous ceux qui ont consenti à monter dans le train en témoignent : le synode est un événement de communion, source d'espérance et de joie. C'est ce qui remonte principalement des équipes synodales. Mais le plus important est encore à venir, dans les moyens que nous allons nous donner pour que la caravane poursuive sa route et atteigne son objectif. C'est pourquoi je vous convie le 31 mai à Pontmain à la clôture de notre synode qui marquera la promulgation des orientations diocésaines et ouvrira un avenir pour nos communautés chrétiennes. Comme je vous l'ai déjà dit à plusieurs reprises, j'ai besoin de vous ! J'ai besoin de votre entrain, de votre enthousiasme, de votre ferveur pour qu'ensemble, nous ouvrons en ce monde, dans ce diocèse, des chemins de joie. Je vous souhaite une belle et heureuse année nouvelle, une année de synodalité active et joyeuse où la foi illumine la route, où la charité enrichit et épanouit les relations, où l'espérance transfigure les luttes et les épreuves du quotidien. Je vous garde très fort dans ma prière !

✠ Thierry Scherrer  
*Évêque de Laval*